

**Tendances**

Par Emmanuelle Giuliani

**Les beaux-livres lancent leur offensive**

■ Les rayons des librairies, cadeaux de Noël obligeant, vont se garnir bien vite de « beaux livres », offertes alléchantes, tous formats et tous prix. Le marché difficile n'a pas découragé les éditeurs : la production est en hausse, avec 3251 nouveautés recensées par le magazine *Livres hebdo*. Tous les genres sont représentés : beaux-arts, souvent en lien avec les grandes expositions du moment (Titien, Klein...) et les commémorations d'artistes comme Rembrandt, archéologie, voyage, cuisine, vie pratique... Aux côtés de poids lourds, aussi chers que prestigieux, comme un *Andy Warhol Géant* chez Phaidon (95 €) ou le coffret de La Martinière sur *Les Peuples de l'Omo* (120 €), on voit se multiplier les ouvrages allégés, plus maniables, plus abordables.

**Un nouveau Centre pour les livres d'artistes**

■ Il y a bientôt trente ans, en 1979, l'association Pays-Paysage naissait sous l'impulsion du peintre Henri Cuoco. Installée désormais en Haute-Vienne à Saint-Yrieix, elle inaugure vendredi 3 novembre son Centre des livres d'artistes. Lieu de conservation, d'exposition, de colloques et de diffusion, le Centre s'appuie sur une collection de près de 3000 ouvrages précieux : livres illustrés, livres de peintres, signés Edward Ruscha, Richard Long, David Shrigley, Ida Applebroog... Les 3, 4 et 5 novembre, une offre rassemble 27 éditeurs de livres d'artistes, tandis que l'exposition de Jean-Jacques Rullier, « Ceux qui partent et ceux qui restent », présente, jusqu'au 23 décembre, les œuvres d'un créateur fasciné par l'univers de l'enfance.

**Un « Calibre » adapté aux petits éditeurs**

■ Difficile de se faire une place au soleil ou même, tout simplement, d'atteindre son lecteur lorsque l'on est une petite maison d'édition. C'est pourquoi le Syndicat national de l'édition (SNE), avec l'appui du ministère de la culture et du Syndicat de la librairie (SLF), annonce la création de « Calibre », d'ici à la fin de l'année. Cette nouvelle structure interprofessionnelle aura pour mission de trouver des « solutions pour la distribution de la petite édition ». Calibre se promet souple, légère, à l'écoute des problèmes de ces éditeurs dont la curiosité et l'esprit inventif irriguent une production souffrant de trop de concentration.

Publicité

**chaPitre.com**  
LIBRAIRIE SUR INTERNET

**vous cherchez un livre épuisé ?**

**15 millions de livres**  
tél. : 0892 35 01 00

Internet : [www.chapitre.com](http://www.chapitre.com)  
Sur place : Le Tour du Monde  
29 rue de Condé - Paris 6<sup>e</sup>  
(RER B Luxembourg) \*6,34€min

À l'occasion du centenaire de la naissance de l'auteur du « Désert des Tartares » (1906-1972) et de la réédition de ses « Œuvres complètes », Bernard Chambaz trace le portrait de ce maître italien

# Dino Buzzati, la solitude d'un « cœur concassé »

Personne ne devrait ignorer la noblesse des navrés à la triste figure. Buzzati appartient à cette lignée. Chaque jour, il revêt le heaume et part à la bataille. On le devine très vite dans les lettres que Dino adresse à son ami de toujours, Arturo Brambilla, terminant les premières par une touche de mélancolie, « *le cœur concassé (je ne sais pas pourquoi)* ». Il a tout juste 14 ans et il écrit déjà avec maîtrise, il grandit dans un pays ravagé par la guerre, il est né à Belluno, il vit à Milan, à côté du château des Sforza, sauf pendant les vacances où la famille regagne la belle villa San Pellegrino au pied des Dolomites. Les montagnes le fascinent, il aime le contact de la roche et il lui arrive de prendre la pierre pour un nuage. Il vaque dans le périmètre sacré de Vittoria Veneto, au bord du fleuve Piave. Le fleuve lui-même est sacré, doublement, à la fois comme ligne de front défendue pied à pied contre les armées autrichiennes pendant la Première Guerre mondiale et comme image primordiale de désert en raison de la blancheur étincelante de ses galets. On peut présumer sans audace que l'univers original créé par Buzzati dépend d'un territoire qui donnera bientôt Rigoni-Stern et Zanzotto, et un peu plus loin Pasolini, la part septentrionale de cette identité italienne qui finit par former une galaxie sans guère d'équivalent.

À chacun sa façon d'entrer dans une œuvre. La mienne a été le vélo. Un beau jour, j'ai découvert un livre intitulé *Sur le Giro 1949*. Pour résumer les choses à l'essentiel, je dirai que ce récit est une merveille. Tout y passe, porté par une sourde allégresse, la vie des coureurs et la vie des spectateurs, l'âpreté et la munificence du monde, un sentiment géographique, le paysage littéraire dominé par les émules du Quichotte, les puissances inégalables du mythe. Un après-midi, Coppi et Bartali deviennent Achille et Hector, il suffisait d'y penser. À ceux qui douteraient de la puissance des livres (même s'ils n'ont pas tort), j'oppose que celui-ci m'a conduit sur les routes de ce Giro l'été dernier (1).

Si ce récit est si réussi, c'est qu'il a sa source dans l'enfance de Buzzati et sa légitimité dans un fonds humaniste. Sa passion pour la bicyclette n'avait d'égale que celle pour l'égyptologie, où il apprit son métier de scribe et où il choisit le funèbre Anubis comme divinité tutélaire. Sa première bicyclette est très légère, il se voit en champion, son héros s'appelle Girardengo, le premier campionissimo, il assiste

à des courses sur piste qui sont une spécialité milanaise comme le prouvera le vélodrome du Vigorelli réputé pour son anneau en bois du Cameroun, il multiplie les dessins cyclistes, il s'amuse si j'ai bien compris à simuler des courses avec des petits coureurs, il dispute aussi quelques courses, il en gagne, il se vante un peu, quoi de plus naturel, il ressasse et révisé son Homère. Très vite, la montagne éclipsé la petite reine. Il y revient pourtant quand le directeur du *Corriere della Sera* lui demande de suivre le Giro. La preuve, quoiqu'il en pense, qu'on reste aussi celui qu'on a été.

Mais il n'y a pas que le vélo dans la vie. C'est vrai. Il y a la montagne, qui est la grande affaire de sa vie. Il y a aussi le football. On le voit chez un garçon de 15 ans qui vient de vider ses poches, 45 lire, émerveillé par le ballon qu'il a acheté. Il précise à l'intention de Brambilla : « *enveloppe allemande et vessie anglaise* ». Le parie volontiers 45 lire qu'on a là le sceau de l'amitié qui l'a lié à Camus auquel il trouvait une bonne tête de garagiste. On l'a d'autant plus qu'il n'y a pas moins « engagé » que lui, même si l'histoire n'est jamais loin comme dans *Panique à la Scala*.

## Littérature fantastique ? C'est vite dit. Il serait sans doute plus judicieux d'observer un léger décalage, une forme d'inquiétude qui plane.

L'avantage des deux tomes de la collection « Bouquins » qui paraissent ce mois-ci, c'est qu'ils proposent un très large choix, romans, nouvelles, pièce de théâtre, articles, récit pour enfants, plus de 2000 pages, avec beaucoup de textes brefs. Buzzati l'a rappelé sans détour : n'hésitez jamais à abandonner un livre ennuyeux. Qu'est-ce qu'il demande à la littérature ? Divertir. Il a raison, puisqu'il s'agit à la fois de « distraire » et de « transporter au dehors » le lecteur. Émouvoir. Il a encore raison. Et s'il nous émeut c'est qu'il est ému, voilà son motif. On l'observe particulièrement bien dans les textes qu'il consacre à la montagne.

Lisez les formidables *Dix portraits*

**Les rééditions**

- **Œuvres complètes de Dino Buzzati**, tome 1 (1903-1933) et tome 2 (1954-1971), collection « Bouquins », Robert Laffont, 992 p., 28 €.
- **Nouvelles inquiètes**, de Dino Buzzati, traduction Delphine Gachet, collection « Pavillons », Robert Laffont, 396 p., 21 €.
- **Panique à la Scala**, de Dino Buzzati, traduction Michel Breitman, 10/18, 288 p., 7,30 €.
- **Les Nuits difficiles**, de Dino Buzzati, traduction Michel Sager, 10/18, 320 p., 7,80 €.

pour ne pas oublier, lisez cet incipit au *Parfait Symbole du repos suprême* : « *Aujourd'hui que, en raison de mon âge, j'ai dû peu à peu renoncer aux ascensions (chose qui autrefois me semblait impensable, synonyme de mort et en tout cas extrêmement lointaine – et puis a quand même fini par m'arriver)...* », lisez les pages qui suivent dans *Montagnes de verre* afin de compléter le panorama. On a là un des plus poignants témoignages sur le sentiment et la sensation de vieillir. C'est vrai de ce texte tardif, écrit en 1971, quelques mois avant de mourir. On le pressent aussi dès l'automne 1949, en filigrane d'une longue lettre écrite à Brambilla au retour d'une semaine dans les Dolomites, gâchée par une impression de décadence et de mortification, ce sont ses mots, et par le secret de ce vœu qu'il pleuve le lendemain pour ne pas avoir à partir en course.

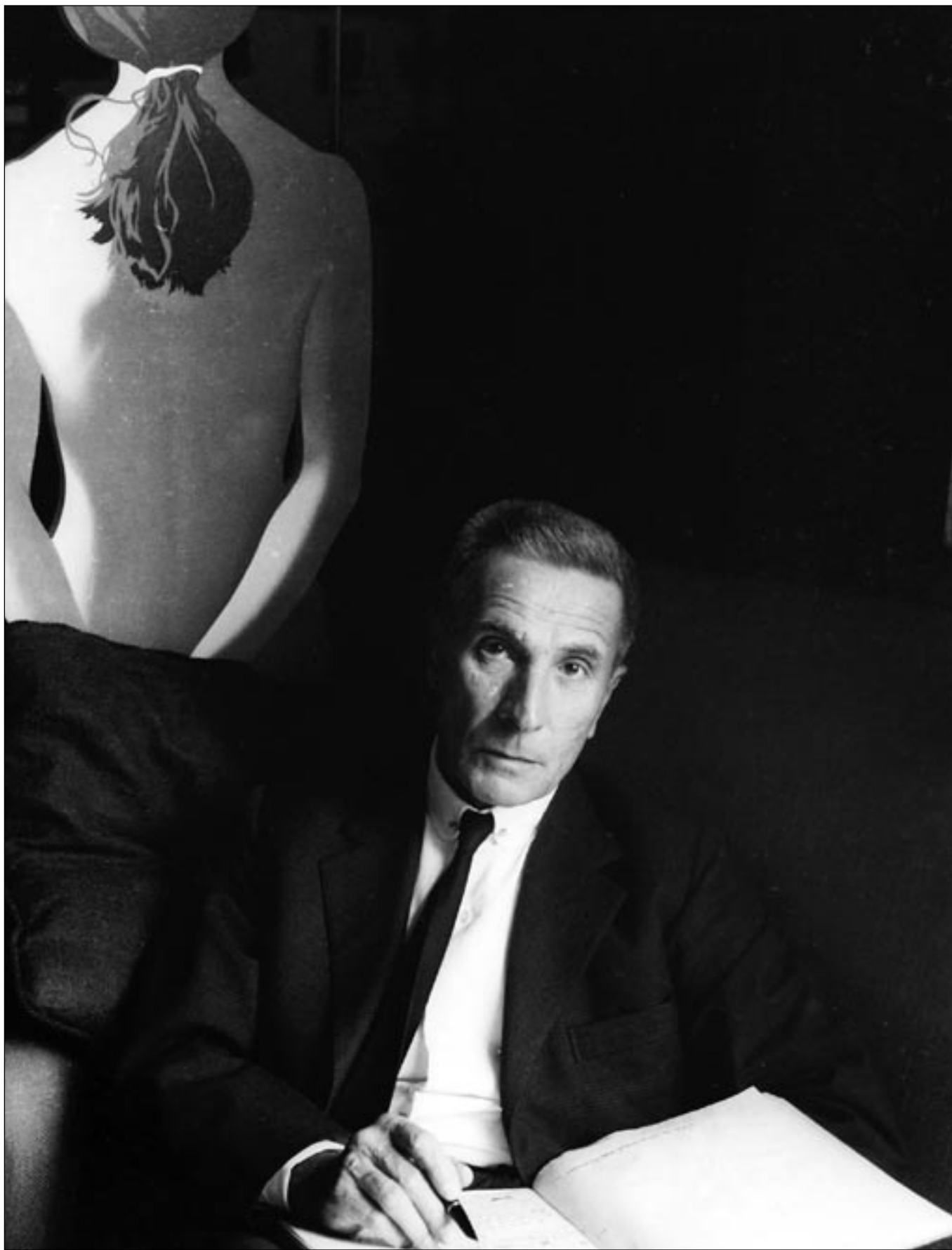
Toute œuvre est soumise à « *sentiment du temps* », pour reprendre le titre d'un livre de poèmes d'Ungaretti. Si la notion d'espace-temps est devenue banale, il semble qu'ici on puisse l'entendre littéralement (par exemple, dans le recueil *En ce moment précis*, à travers deux pièces distantes d'une dizaine d'années. *Un bout de pré et Étrange jardin*). La même tonalité s'y affirme, un tintement mélancolique qui est le propre de Buzzati, sa voix, cette insistance en quoi il porte l'humaine condition. En une simple page, on est passé des heures « *fabuleuses* » de notre enfance à notre visage « *couvert de rides* » ; en une autre page, la haie au fond du jardin est devenue « *la dernière frontière* », inaccessible. Alors qu'en général on pourrait croire que le jardin tend à rétrécir, il s'est agrandi, c'est-à-dire qu'il a conservé la trace de toutes les couches de temps accumulées. Chacun saura y reconnaître la part non révolue de l'enfance et – si on veut – un paradis pas tout à fait perdu.

Littérature fantastique ? C'est vite dit. Il serait sans doute plus judicieux d'observer un léger décalage, une forme d'inquiétude qui plane

comme dans les *Nouvelles inquiètes*, publiées également cet automne, la plupart inédites. Ce trouble n'est pas sans relation avec son idée du religieux, partagée entre la nostalgie de Dieu et un incontrôlable penchant calviniste quand il manifeste sa fascination pour « *des hommes condamnés et des hommes sauvés en vertu d'un impénétrable et mystérieux dessein* », c'est dire autrement et mieux l'implacable pogne du destin qui nous tient à la nuque, l'événement mineur, l'incident qui jette un homme à la rue ou l'élève jusqu'au trône.

Une obsession le pousse à envisager la précarité de l'existence. Un simple paragraphe intitulé « *Imprudence grammaticale* », encore dans *En ce moment précis*, en rend parfaitement compte quand il souligne l'étrangeté de la première personne du futur et fait l'éloge de l'intention anglaise « *I shall/I will do* ». Avec l'âge, nous sommes confrontés à l'amenuisement du futur, impression assez oppressante, redoublée chez lui par celle de ne plus arriver à écrire. Il reprend le vieux précepte pascalien de l'homme comme animal qui sait qu'il doit mourir, il le rend plus abrupt par l'hypothèse omniprésente de la mort possible à tout instant. Toutefois je ne peux le suivre quand il postule la grande vieillesse d'un automobiliste de trente ans « *qui dans une heure se fracassera contre un arbre* ».

En même temps, personne n'est plus attaché que lui au quotidien. Ce n'est pas seulement le hasard s'il fut journaliste, entré au *Corriere della Sera* à 28 ans, sorti simplement pour mourir. Parmi les reportages qu'il aura effectués, je serais heureux de lire un jour celui sur les Jeux olympiques de Tokyo, s'il n'a pas mystérieusement disparu comme dans une de ses nouvelles, d'autant que sa bibliographie le date de 1963 alors que les jeux – à



Dino Buzzati en 1967.

## Un style limpide et sec, à condition de percevoir la part d'obscur dans la limpidité et de prendre en bonne part la sécheresse.

ma connaissance – se sont déroulés en 1964.

Bien sûr, la façon la plus courante d'entrer dans l'univers de Buzzati reste la porte ouverte par *Le Désert des Tartares* et par *La Fameuse Invasion de la Sicile par les ours* qui se sont imposés comme des classiques. *Le Désert* commence par une phrase qui nous plonge d'emblée dans le vif du sujet « *Ce fut un matin de septembre que Giovanni Drogo...* » et *l'Invasion* par une présentation étoffée des personnages et des décors. À son propos, on peut évoquer

un style limpide et sec (si les deux vont ensemble), à condition de percevoir la part d'obscur dans la limpidité et de prendre en bonne part la sécheresse. La dimension du désert s'y confirme, sans oublier que la splendeur demeure cette « *odeur de campagne humide, qui est l'odeur du matin* ». Quant à la nuit, elle a prodigué son lot de ténébres. Et, s'il fallait à tout ça un noyau, nul doute que ce serait la solitude de l'être.

Un cœur concassé, simplement bouleversé en latin, où je ne m'étonne pas de trouver un *mens conquassatur* chez Lucrèce, un cœur broyé et meulé selon les modernes, le dictionnaire dit que par métaphore c'est anéantir. En fait, il s'agit de réduire en fragments plus ou moins fins une matière a priori solide comme les galets du Piave cuits par le soleil. Les livres ramassent leur petit tas de poudre ou de poussière, *quia pulvis es*, mais on ne sait pas vraiment mieux pourquoi à 60 ans qu'à 14.

BERNARD CHAMBAZ

(1) Bernard Chambaz a écrit pour *La Croix*, au mois d'août dernier, un feuilleton d'été sur les traces de Dino Buzzati, reporters sur le Giro 1949.

**IMAGE****Roget-Viollet à l'école**

À mi-chemin entre les photos de classe sagement recloses dans les albums de famille et les espiègleries du tireur de sonnettes Robert Doisneau, les reportages documentaires de l'agence Roger-Viollet suivent l'évolution de l'école de 1900 à 1970 (photo ci-dessus : en 1947 à Dugny, en Seine-Saint-Denis). Ce livre qui sent la craie, l'ardoise, le cartable de cuir et le pupitre ciré rappellera aux différentes générations les pleins et les déliés, les leçons d'hygiène et de couture, les distributions de lait à la récré, mais aussi la disparition des bonnets d'âne et des blouses grises, et l'arrivée de la mixité dans l'école de Jules Ferry.

Un autre livre et une exposition au printemps donneront une suite originale : « Un artiste – Une classe », au lycée Jacques-Prévert de Pont-Audemer (Eure). Tout au long de l'année, six photographes rencontreront les lycéens pour réfléchir ensemble aux stéréotypes de la traditionnelle photo de classe afin de réinventer l'exercice.

ARMELLE CANITROT

*Les Bancs de l'école en photo*, collection Roger-Viollet, Hachette, 192 p., 18, 90 €.

**PORTRAIT**

## Alexandre Najjar, l'avocat du Liban

■ Costume sombre et cravate, Alexandre Najjar (photo DR) est un avocat tout ce qu'il y a de sérieux. Mais il y a d'avantage chez ce talentueux écrivain libanais qui, à 39 ans, a déjà publié quatre biographies dont celle de Khalil Gibran, une pièce de théâtre, de la poésie, *Khiam*, à quoi rêvent les statues, des récits et nouvelles, un essai, *De Gaulle et le Liban*, des romans, *Les Exilés du Caucase* et *Le Roman de Beyrouth*. Mais c'est avec *Le Silence du ténor* (1), son dernier livre, qu'il révèle un merveilleux talent de conteur.

« *Le ténor* », c'est son père, marié sur le tard à 43 ans avec sa mère, de vingt ans sa cadette, avocat réputé du barreau de Beyrouth et chef d'une tribu de six enfants. Un homme adoré, respecté même si, et peut-être parce qu'un *demis-siècle nous sépareit* », dit Alexandre Najjar. Un homme qui considérerait que « *la littérature s'était arrêtée à Victor Hugo* », et que « *Camus était un auteur subversif!* » D'une plume alerte, drôle et émouvante, il en dresse le portrait tout en finesse. Et nous invite à entrer dans l'intimité de sa famille « *si libanaise* » où la langue de Voltaire et celle de Naguib Mahfouz s'entremêlent. On y pénètre avec gourmandise, dégustant à chaque page la richesse de notre propre langue qu'Alexandre Najjar manie avec fluidité et subtilité, usant de temps à autre, à dessein, de quelques formules surannées.

*Le Silence du ténor* est une invitation à réfléchir au rôle du père, explique l'auteur qui observe qu'« *au Liban, il y a encore une notion de*

*famille un peu rigide, traditionnelle où le père représente l'autorité* ». Bien que très pudique, Alexandre Najjar est touchant, lorsqu'il évoque ce « *refuge* », son père. « *Il était rassurant de le savoir là, toujours optimiste même pendant les pires moments de la guerre* », celle qui de 1975 à 1990 a déchiré le pays. Et détruit en partie la maison où se réfugiait le clan. À un confrère qui offrirait ses condoléances à son père : « *Maitre, j'ai appris avec tristesse que votre maison a été détruite* », le « ténor » répondit : « *Oui, mais le cèdre est resté debout!* » Cet arbre emblématique du Liban qu'avait son père, il avait planté dans le jardin.

De 8 à 23 ans, Alexandre Najjar n'a connu que la guerre, « *avec ces regrets, ces épreuves* » qui lui ont donné « *du bonheur un autre goût* ». Et l'envie de les raconter dans ce très beau petit livre : *L'École de la guerre* (2). « *Dans les sociétés où il n'y a pas de guerre, dit-il, on est exigeant avec le bonheur. Pour nous, le bonheur n'est que le malheur évité.* » Et l'été dernier, alors que les bombes s'abattaient une nouvelle fois sur le Liban, le souvenir de ce père « *rassurant et fort* » – réduit au silence après une attaque cérébrale –, lui est revenu à l'esprit. « *Je me suis surpris à répéter à mon fils de 8 ans, que les bombes étaient des "feux d'artifices", la même phrase d'apaisement que mon père utilisait avec moi.* »

AGNÈS ROTIVEL

(1) Éd. Plon, 123 p., 13 €.

(2) Éd. La Table ronde, 140 p., 7 €.